

Raconte-moi Aubonne... N°19

«Les Aubonnois» en balades sportives...

Dans leur spectacle de 2019, les Éphémères ont joué un sketch appelé «La bande à Robert». Ils étaient vêtus d'une veste rouge à croix blanches, de pantalons blancs et d'un canotier. Beaucoup ont dû se demander de quoi il s'agissait. Pendant une trentaine d'années, notre groupe, appelé «les Aubonnois», «les vestes rouges» ou «les hommes à chapeaux» a sillonné l'Europe sportive dans cette tenue, cible favorite des cameramans. Ensuite tout s'est enchaîné, cyclisme, tennis, football, tout était bon pour supporter les Suisses!

Voici l'histoire et son origine. J'ai toujours été passionné par les courses cyclistes; je me rappelle comme si c'était hier la victoire de Clerici au Giro 1954 (j'avais 9 ans), le maillot vert de Schaer au Tour la même année, l'extraordinaire chevauchée dans la Chartreuse de Gaul en 1958 et tant d'autres. Pas étonnant que, plus âgé, j'aie participé avec des amis à un jeu de paris sur les coureurs. J'étais copropriétaire de Simpson lorsqu'il perdit la vie au Ventoux en 1968. Je me suis attaché à certains coureurs, mon préféré étant Luis Ocana, dont la chute en 1971 avec le maillot jaune me fit une grande peine (et me coûta quelques deniers!).

Aussi, lorsque en 1974 mon frère, qui

travaillait pour un sponsor «d'à travers Lausanne», me proposa d'aller souper à l'Hôtel d'Angleterre (stamm de la course) le soir avant, puis d'aller chercher un coureur à Cointtrin, j'ai sauté sur l'occasion. Après avoir mangé à la table voisine de Gimondi (champion du monde 1973) et échangé quelques mots avec lui (un Monsieur), départ à Genève pour chercher... Ocana! Celui-ci nous demande si on peut prendre quelqu'un d'autre, on prend, et c'est Eddy Merckx et Joseph Bruyères qui montent. Je me trouve coincé sur le siège arrière entre Merckx et Ocana. En sortant du parking, Ocana propose d'aller boire un dernier verre, Merckx accepte et nous voilà au Bataclan! Lorsqu'un peu (ou beaucoup) plus tard, on dépose Bruyères à l'Hôtel d'Angleterre, on rassure les organisateurs inquiets; les deux champions dorment à Genève chez un ami... Lorsque mon frère m'a posé devant chez moi, j'ai ri un moment tout seul sur le trottoir avant d'entrer!

Le 16 juillet 1977, nous décidons avec Alain Voutat d'aller suivre un bout du Tour de France en Savoie voisine, nous ne pensions pas que c'était le début d'une longue et belle série de sorties et que nous allions faire rayonner Aubonne loin à la ronde! Notre ami André Pernet nous a ensuite rejoints

et nous allions assister chaque année à une ou deux étapes alpines. Nous avons vu Pascal Richard passer seul en tête à l'Izoard avec son maillot de champion suisse, Zimmerman 2^e au Glandon, Rominger en tête au Galibier... On y a campé, il faisait tellement froid qu'on a mis le blanc au «tient froid» pour qu'il ne gèle pas! Nous ne dormions en général pas à l'hôtel, mais dans des entrées d'immeubles. Une fois, à l'Alpe d'Huez, il faisait déjà jour, Pernet a trouvé une porte de chalet ouverte. Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'un monsieur, au saut du lit et mal réveillé, nous a trouvés dans son entrée. On l'a rassuré, il croyait que nous étions envoyés par le propriétaire de l'appartement d'en-dessus. Il nous a ouvert son appartement, expliqué comment marchait la TV; on a pu y passer une partie de la journée, nous avons tout remis en place et la clé dans sa boîte aux lettres. La période Armstrong nous a ensuite détournés des courses et nous n'avons plus suivi d'étapes.

En 1992, l'équipe suisse de tennis de Coupe Davis se rend en Hollande; il n'y a que vingt supporters; le match suivant, c'est la France à Nîmes. Connaissant le chauvinisme de leurs supporters, on s'est dit qu'il fallait aller supporter les nôtres. On s'était fait un maillot spécial et inauguré les canotiers



Fort Worth, Texas

qui allaient devenir notre marque de fabrique. Outre Voutat, Pernet et moi, il y avait Marcel Schwab et Roland Leibacher. Nous n'étions pas seuls, 600 supporters s'étaient déplacés et la Suisse a gagné. En demi à Genève, nous étions 18'000. Nous n'allions pas les abandonner en route et nous voilà partis pour la finale à Fort Worth (Texas), Didier Andrist et Yves Cham-baz remplaçant Roland Leibacher.

“ Nous étions 2'000, colorés et bruyants, pour supporter Rosset et Hlasek.

Les Américains, dépassés (le public, pas les joueurs) ont fait venir d'urgence des drapeaux et dès le deuxième jour, une super ambiance; on a quand même perdu, mais nous étions à deux points de gagner le double, ce qui aurait peut-être tout changé.

En 1996, nous avons modifié notre tenue et adopté la veste rouge à croix blanches, pantalons, chaussettes et chaussures blancs et la cravate suisse; ceci autant pour le tennis que pour le football. La période Federer débute en 1998 à Bruxelles. Nous avons alors suivi l'équipe un peu partout, jusqu'à la finale gagnée à Lille en 2014! Bucarest, Prague, Casablanca, Toulouse, Arnhem, Novisad, Bruxelles et Gênes. À Bruxelles, peu de supporters, le staff de l'équipe est venu nous chercher pour nous placer juste derrière le banc, pour montrer par nos tenues, qu'il y avait des supporters. Le lendemain en rentrant,

on achète le journal à l'aéroport: notre photo couvre la moitié de la une du *Matin de Bruxelles*! À Bucarest, la maman de Federer vient à l'apéro d'après-match (à l'étranger, les supporters étaient toujours invités) pour chercher son fils, qui devait rentrer en jet privé. J'ai pu lui demander «- Vous cherchez le gamin? Il vient de partir!». A Casablanca, tenue spéciale (shorts rouges à croix blanches, T-shirt blancs); après la victoire de la Suisse, la Présidente de Swiss Tennis a été jetée dans la piscine. A Novisad, le Président de Swiss Tennis nous a offert une bouteille à notre hôtel. Une chute en rentrant a quelque peu tuméfié mon visage; comme notre tenue nous faisait souvent passer à la TV, j'ai dû avertir à la maison que ce n'était pas suite à une bagarre...

En 1984, le Lausanne-Sport invitait des habitants d'Aubonne à assister à la finale du match contre Servette. Marcel Schwab avait reçu une invitation.



Rencontre avec Roger Federer

Alain Voutat et moi décidons de l'accompagner, sans les précieux sésames. Après un avant-match bien arrosé, nous sommes entrés sur le terrain au milieu de la fanfare et avons assisté au match sur le banc du soigneur du FC Servette; nous avons même pu y revenir après la mi-temps, Lausanne a perdu 1 à 0. En 1996, avec nos nouvelles tenues, nous sommes allés supporter la Nati à l'Euro en Angleterre. Ensuite, nous avons soutenu la Suisse au Mondial en Allemagne en 2006, puis en 2016, l'Euro en France. Pour les qualifications de notre équipe, nous nous sommes rendus aux Îles Féroé, en Islande, à Oslo, en Lituanie, Estonie, Lettonie, Bulgarie, Albanie, Monténégro, Slovénie, Chypre, Géorgie, Hongrie, Paris, Londres, Dublin, Belfast, Edimbourg, Istanbul.

Je ne peux m'empêcher de vous conter quelques anecdotes survenues lors de nos déplacements: dans le bulletin des amis de la Nati, nous faisons la couverture avec nos belles tenues après un match à Bâle. Pour le match France-Suisse au Stade de France, nous arrivons juste à temps; je prends ma place juste avant les hymnes nationaux, le cameraman me filme à ma descente des escaliers pour rejoindre ma place. Le lendemain, ma mère, qui regardait les matches pour voir si elle me voyait, m'a demandé si j'avais trouvé ma place! À Istanbul, la situation était tendue, les médias turcs avaient créé un

climat hostile aux supporters suisses. A l'approche du stade, deux gardes du corps armés sont venus prendre place dans notre bus. On nous a déchargés des bus contre la porte de notre secteur réservé. L'ampleur des sifflets nous a fait comprendre qu'on jouait notre hymne.

“ *Après notre qualification et les bagarres qui ont suivi, deux heures d'attente avant d'être évacués, entourés de bus de CRS (5000 au total).* ”

Le lendemain, on a caché nos tenues dans les valises pour prendre l'avion. On a voyagé avec l'équipe pour aller à Tirana, puis en charter à Dublin (avec l'entraîneur de l'équipe d'Eire). Voutat, vexé du « rotoillon » encaissé par notre gardien à Tirana, a refusé de voyager en tenue. C'est là que M. Dubath a décidé de faire un article sur nous, en évoquant une anecdote croustillante, mais

de façon à ce que personne ne sache qui et où! Nous avons dû nous expliquer à notre retour! À Zurich, la Suisse perd 2 à 1 contre le Luxembourg. C'en est trop pour Alain Voutat: nous annulons le voyage en Grèce, vendons nos billets pour St-Gall et restons à la maison pour le reste de la saison! À Wembley, on s'arrête boire une « dernière » avant le stade au bar d'un hôtel. Surprise! Ueli Maurer s'y trouve également et accepte de faire une photo avec nous. La semaine suivante, un Aubonnois en cours de répétition outre-Sarine, nous fait parvenir la une du Blick: il nous avait également pris en photo.

Tout a une fin et après une trentaine d'année, nous rendons nos habits et reprenons une vie normale, mais avec des souvenirs plein la tête! Outre André Pernet, Alain Voutat et moi-même, plusieurs Aubonnois ont participé régulièrement ou occasionnellement à

nos expéditions: Marcel Schwab, Olivier Bujard, Jean Guignard, Titi Manca, Pierre André, Gérard Ferry, Gabriel Fantini et Francis Wieland.

Robert Severin
Juillet 2026



Aubonne, retour aux sources

C'est par pur hasard que nous avons atterri à Aubonne, bien que je sois originaire depuis 1558 de Grens-Signy sur Nyon, distancé en vol d'oiseau de 9km d'Aubonne et mon épouse Marie-Antoinette, également vaudoise de Rougemont, du Pays d'Enhaut depuis 1456. Nous avons suivi les mêmes cursus, avons grandi, étudié, travaillé et nous sommes mariés le 14 juillet 1967 dans cette ville de Genève.

A la recherche d'un petit coin de terre, nous consultations régulièrement le quotidien « La Suisse » et avons trouvé une petite annonce proposant l'achat d'une parcelle agricole sans affectation spéciale située à Aubonne. Je ne connaissais Aubonne que grâce à mon camarade d'armée, le Capitaine médecin-chirurgien Primault du GR hôp 52, qui pratiquait à l'hôpital. Mes beaux-parents recherchaient également un jardin pour cultiver quelques fruits et légumes et nous

nous sommes réunis pour chercher un emplacement adéquat. Ensemble, nous nous sommes dirigés sur Aubonne où un M. Louis Fernand Martin, de Lausanne, nous a présenté une parcelle pentue mais bien exposée. Elle était très grande (12 200 m²) et comportait une vieille vigne de « raisins plants directs » en très mauvais état ainsi qu'une capite délabrée. La surface allait jusqu'à la route de Gimel avec le ruisseau de l'Armary au milieu séparant les deux parcelles. Une seule aurait suffi, mais le vendeur ne voulait pas les séparer.

“ *Il avait espéré implanter un camping et une piscine mais n'a pas eu l'autorisation; la commune avait déjà prévu un autre emplacement pour la piscine près du château, inaugurée en 1972.* ”

La surface dépassait ce que nous recherchions mais l'emplacement nous

a plu, ce fut un véritable coup de cœur et nous avons décidé de l'acheter en copropriété. C'était un coin un peu perdu avec un chemin d'accès non goudronné. A l'époque, il n'y avait pas de déchetterie et le seul bâtiment proche était le battoir de Montherod, aujourd'hui disparu. L'acte de vente a été signé le 8 janvier 1970, devant le Notaire aubonnois Jacques Vallon.

Six mois plus tard, nous avons décidé de participer à l'Abbaye d'Aubonne. A un certain moment, nos femmes décident de rentrer à Genève en voiture, mais mon beau-père et moi souhaitons rester à la fête. C'est en compagnie du Préfet Collet, du Syndic Convers et du chef de gare d'Allaman que nous continuons la soirée jusqu'à pas d'heure. Au petit matin, il fallait rentrer nous coucher sous la tente de camping installée sur notre terrain mais la montée du Chêne aux Rochettes s'est avérée problématique car

nous étions bien éméchés et le trajet à pied nous a paru interminable. Une bonne mais courte nuit nous a permis d'attendre nos épouses qui revenaient dans l'après-midi. Nous avons bien fêté notre nouvelle acquisition.

C'est à la force de ses bras, sans l'aide de machines, que mon beau-père a commencé à transformer les talus en terre-pleins. La voisine d'en face, la grand-maman de Josiane Conne, de la Maréchalerie de la Scie, disait: «Ce genevois est complètement fou, que veut-il faire sur cette moraine?». Mais Robert Rayroud, mon beau-père, bien connu avec ses grandes moustaches ne désespérait pas et y consacra chaque minute dont il disposait.

“ *En 1973, à l'âge de 53 ans, il a quitté son emploi d'ouvrier à la gare de Genève pour pouvoir s'établir à Aubonne.*

Il a postulé et obtenu un poste de cantonnier à l'État de Vaud et a trouvé domicile à la rue de Trévelin dans la maison de la Recette, récemment construite. Il a pu ainsi se rapprocher de son jardin, toujours accompagné par son fidèle chien Toby et ensuite de l'adorable petit Diego. Jusqu'à sa mort en 1989, il a consacré tout son temps en compagnie de son chien, à son domaine, car même si nous étions copropriétaires, c'est lui qui a fait de ce lopin de terre un véritable Paradis.

Quant à mon épouse et moi, nos activités professionnelles nous attendaient à Genève, mais nous venions du vendredi soir au dimanche soir, ainsi que durant les vacances. Notre chienne Zita pouvait s'ébattre et a immédiatement adopté l'endroit. Le samedi, nous allions manger la fondue marseillaise à l'ancienne auberge de Montherod ou une pizza au restaurant de La Grenade.

L'ancien Conseiller d'État Pierre Aubert (1969-1982), avec ses cheveux

blancs coupés en brosse et sa charmante épouse, toujours très élégante, domiciliés à Aubonne passaient très régulièrement à pied sur le chemin des Rochettes devant notre terrain. Ils s'arrêtaient pour «tailler le bout de gras» avec nous, c'était très sympathique.

A l'époque, il n'y avait pas de supermarché, mais Aubonne comptait plusieurs bons commerces. Nous avions les boucheries: Cabalzar à la rue du Chêne, Kéké au bas de la rue Tavernier et Chapuis à la Grand-rue, qui faisait d'excellentes tripes. On pouvait tout trouver au «Bazar de Lina Jaquier», des outils à la mercerie, en passant par les articles de ménage. L'épicerie Autier, était placée où se trouve aujourd'hui l'Imprimerie d'Aubonne et ma belle-mère fournissait fruits et légumes, que mon beau-père avait cultivés. En face, l'épicerie Bornand, vendait également des produits phytosanitaires. Un peu plus bas, l'excellent magasin de sports et vêtements de Jo Palmieri, aujourd'hui laboratoire dentaire. A la rue de la Grenade, la laiterie Barbezat à côté du congélateur communal. En face le magasin radio-TV Rosset vendait et réparait nos appareils. Un peu plus haut, le café Vaudois qui n'existe plus, et sur l'autre trottoir le mécanicien sur mégacycles et motos Noverraz, toujours en activité. A l'époque nous pouvions acheter des chaussures à la rue Trévelin. Un super magasin de tabacs et journaux à la Grand-Rue, fut remplacé par la suite par le kiosque à la Place de l'Ancienne Gare. Il y avait également des artisans, de la poterie entre autres et un bijoutier-opticien, M. Olivier Cuendet, qui en plus de réparer nos montres, d'ajuster nos lunettes, vendait avec son épouse, des bijoux, des pendules, des montres et des étains. A la rue Général Boinod, se trouvait le pressing Tille qui nous dépannait bien pour le nettoyage de nos linges et vêtements ; aujourd'hui, il faut aller à Rolle.

“ *En plus de la pharmacie Boiteux de la place du Marché, une seconde spécialisée en produits de beauté était sise à la rue Boinod, ainsi que l'agence de voyage, toujours présente.*

À proximité du Temple, se trouvait la droguerie. Bref, on trouvait de tout pour nous satisfaire. Il y avait même le quincaillier Brunisholz en face du café du Cercle qui changeait nos bonnes de gaz, réparait notre frigo à gaz du jardin et nous procurait le premier outillage indispensable pour le jardin.

Un jeune vétérinaire, Michel Crottaz venait de s'installer aux Glycines. Il a soigné et suivi l'évolution de nos animaux avant de se retirer pour s'occuper principalement de politique à la Municipalité. Le cabinet a été repris par le Dr Sauve qui pratique actuellement à la route d'Allaman, au Cabinet vétérinaire du Littoral. En 1986, nous avons partiellement meublé notre maison avec du mobilier des Arni, qui liquidaient leurs commerces de l'avenue du Chêne et de Trévelin. Et surtout il y avait une poste aujourd'hui disparue, car même remplacée par un office postal chez Denner-partenaire, cela devient difficile pour des personnes âgées ou handicapées de se déplacer jusqu'au magasin de la rue de l'Ouriette.

Suite dans le prochain numéro...

*Marcel Rebillet
Juin 2026*